



**HAL**  
open science

## ”Introduction”

Sigolène Vivier, Sarah Montin

► **To cite this version:**

Sigolène Vivier, Sarah Montin. ”Introduction”. *Sillages Critiques*, 2018, La fin en question, 24. hal-03169917

**HAL Id: hal-03169917**

**<https://hal.science/hal-03169917>**

Submitted on 3 Jun 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Introduction

Sigolène Vivier et Sarah Montin

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/sillagescritiques/5737>

ISSN : 1969-6302

### Éditeur

Centre de recherche VALE

Ce document vous est offert par Sorbonne Université



### Référence électronique

Sigolène Vivier et Sarah Montin, « Introduction », *Sillages critiques* [En ligne], 24 | 2018, mis en ligne le 01 juillet 2018, consulté le 08 janvier 2019. URL : <http://journals.openedition.org/sillagescritiques/5737>

---

Ce document a été généré automatiquement le 8 janvier 2019.



Sillages critiques est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

---

# Introduction

Sigolène Vivier et Sarah Montin

---

« Tout a une fin, même les suites. »  
(Genette 2014, 16)

- 1 *Catharsis*, moralité, *cliffhanger*, *deux ex machina*, restauration de l'ordre, victoire ou défaite de la justice poétique, simple *happy end* : qui voudrait s'essayer à une typologie des fins en littérature mettra en lumière combien la clôture de l'œuvre peut être un temps narratif tout aussi protéiforme que balisé. Lieu du liminal par excellence, la fin charrie souvent les puissances immuables qui gouvernent l'humain – naissance, noces, décès – de façon littérale comme symbolique. Le texte peut en effet opter, comme l'analyse Philippe Hamon dans « Clausules », pour une sorte de mimétisme métaphorique qui viendra mettre en scène la clôture textuelle par les tropes du terminal, tels ceux du mutisme, de la nuit, de la chute ou de l'extrémité par exemple<sup>1</sup>.
- 2 La déliaison des fils de l'intrigue est ainsi un temps de l'œuvre particulièrement sujet au surcodage, qu'il soit générique, poétique ou idéologique, à tel point que Henry James raillait les fins romanesques faciles, boursoufflées par l'évidence de leur dénouement. D'après l'écrivain, leurs variantes heureuses ne sont qu'une vulgaire « distribution de prix » (« *a distribution [...] of prizes, pensions, husbands, wives, babies, millions, appended paragraphs, and cheerful remarks* », Torgovnick, 121) qui cherchent à s'attirer la sympathie du lecteur par leur prévisibilité tout aussi rassurante qu'artificielle. Face à la puissance de ces forces rituelles, comment donc finir autrement que par la fin ?
- 3 Les articles réunis dans ce numéro se lisent comme autant d'éléments de réponse à cette inépuisable question en examinant les diverses manières dont la littérature d'expression anglophone, à travers les aires et les époques, a choisi de restructurer, de gripper, voire parfois de mettre en pièces, les rouages classiques de la fin de l'œuvre. Car lorsque la fin choisit de semer le trouble, le lecteur ne peut qu'accepter la polysémie fondamentale d'une œuvre dont il n'avait pas forcément anticipé ou perçu l'ambiguïté. **Armelle Parey**, dont la contribution examine les épilogues et post-scripts de deux romans d'Ian McEwan, s'intéresse précisément à la question de l'incertitude que produit l'ajout d'appendices, ainsi qu'à leurs conséquences sur le sentiment de justice finale. Ces effets de dissonance entraînent alors des troubles de la réception qui s'accompagnent d'une nécessaire

renégociation des pouvoirs de l'instance narrative. On retrouve ce principe d'ambivalence finale dans l'étude de **Karim Daanoune** qui explore dans *The Names* de Don DeLillo la question de la pulsion mortifère, principe phare de l'intrigue fictionnelle chez l'auteur. Le mouvement téléologique qui gouverne son écriture romanesque est remis en question par l'usage du contrepoint final et du supplément, qui brouillent l'effet de clôture en offrant au lecteur une altérité linguistique et narrative.

- 4 De fait, la question de la fin tient tout autant à cœur aux praticiens du récit parfois qualifié d'ouvert : en témoigne le divorce répété depuis les modernismes entre fin et sentiment conclusif, qui vient frustrer notre désir de résolution et interroger la valeur du pacte de lecture. Cette disjonction, quasiment élevée au rang de trope dans la grammaire narrative contemporaine, propose une variation sur le fonctionnement traditionnel du mécanisme suspensif tout en compliquant le processus herméneutique : le dénouement devient alors « nouement », pour reprendre la formule d'A. K. Mortimer, et le suspense devient quant à lui suspicion – celle que le livre ne pourra peut-être jamais se clore, ou du moins qu'il n'est pas « animé [...] par une intentionnalité » comme le soulignait Jacques Derrida<sup>2</sup>. D'un point de vue narratologique, on pense également ici à Gérard Genette qui choisissait dans *Épilogue* de faire écho à la question de David Lodge « où finit le début d'un roman ? » en la renversant ainsi : « où commence la fin d'un livre ? » (Genette, 2014, 9). C'est dès lors rendre d'autant plus pressante la question de la fin que de travailler à la subvertir, la délocaliser ou la désamorcer : l'absence de résolution de l'intrigue nous invite à modifier nos habitudes interprétatives et à réorienter notre anticipation, tant de la fin que de la finalité, ailleurs que dans la terminaison du texte. Aussi l'expérience de la liminalité et de la lecture est-elle sans cesse repensée au gré des reconfigurations de la mécanique traditionnelle de l'achèvement. Face à la déroba de la fin, le lecteur réexamine rétrospectivement la valeur des dispositifs, de la péripétie au rebondissement, qui concourent habituellement à mettre en œuvre la fin et que le récit ouvert s'est employé à dévoyer. S'esquisse alors un cheminement à rebours du texte, qui pourrait bien être plus cardinal dans l'expérience de lecture que l'aboutissement d'une quelconque univocité dictée par une fin explicite et exhaustive : il s'agirait en définitive de réapprendre à lire, à l'aune d'autre chose que de la fin. On retrouve ici naturellement la théorie de la réception : ce qui fait crise n'est plus l'enjeu narratif du récit, mais bien notre confort dans le texte et, par là-même, notre *ethos* de lecteur – face à la démission de la fin, pourquoi et comment donc puis-je lire ? Ces divers questionnements trouvent un écho dans la contribution d'**Antoine Dechéne** qui, autour de Edgar Allan Poe, de Henry James et de Samuel Beckett, explore à l'aide du concept du sublime la façon dont le genre du roman policier métaphysique se joue de nos mécanismes cognitifs habituels en matière de dénouement. Ces fictions de l'insaisissable bâtissent de véritables quêtes ontologiques et langagières qui, tout en parodiant la structure du récit de détective classique, demeurent néanmoins sans réponse.
- 5 Bien qu'elles puissent nous échapper, la fin et les questions qu'elle pose ne peuvent jamais être caduques. Éminemment présente dans le discours culturel et critique contemporain, la fin serait l'une de ces propriétés topiques de notre époque catastrophiste, qui donnerait tout particulièrement voix aux registres de l'extinction et du délitement – l'on retrouve ici naturellement les travaux de François Lyotard et de Francis Fukuyama qui, à travers leurs concepts respectifs de fin des métarécits et de fin de l'Histoire, incarnent ce souci de lire notre monde instable et ironique au prisme d'une pensée du point final. L'expérience contemporaine serait ainsi celle de l'achèvement

comme déconstruction et destruction, et elle laisserait éclore avec spontanéité des matrices narratives nourries par un esprit de la finitude, obsédées par la polarité entre annihilation et rédemption. L'appétit collectif pour la dystopie et le récit apocalyptique, ou encore la fascination pour l'anéantissement déployée par la littérature décadente et le théâtre de l'absurde, figureraient ici au rang de preuves : ces divers régimes de fiction semblent soumis à la tyrannie du *telos*, que les catastrophes du XX<sup>ème</sup> siècle et le crépuscule de ses idéologies ont rendu aussi inévitable qu'essentielle. Se tisse alors une poétique de la hantise et du spectral, qui thématise peut-être davantage la nécessité de dire la brisure des temporalités plutôt que de commenter l'intégrité de l'œuvre à l'aune de sa cohérence structurelle. En définitive, et contre toute attente, cette imminence comme cette ubiquité de la fin, engendrent une réflexion sur l'histoire, l'in-fini et la répétition. C'est ainsi dans une perspective apocalyptique que **Jean-Marc Chadelat** interroge la conclusion des pièces historiques de Shakespeare, où l'accomplissement indéfiniment ajourné de la prophétie d'une fin de l'Histoire prend un sens à la fois futuriste et symbolique. À partir de l'œuvre poétique de Algernon Charles Swinburne, **Andria Pancrazi** étudie quant à lui la tension entre finitude et infini : à l'omniprésence de la mort répond une invitation au perpétuel recommencement, qui transforme la fin annoncée en une interface poétique davantage qu'un horizon d'attente.

- 6 D'après Lionel Ruffel, la fin sans cesse rejouée est également symptomatique de la culture du « post- », un préfixe « qui importe en ce qu'il suppose tout autant une fin qu'une permanence » (Ruffel, 50). C'est d'ailleurs cette même logique aporétique que semble prolonger et synthétiser la notion de spectralité : au cœur de la logique spectrale, la renaissance comme l'achèvement ne peuvent en effet avoir lieu. Le concept de spectralité, que Lionel Ruffel manie après Derrida dans *Le Dénouement*, fournit ainsi de multiples pistes qui permettent de travailler la problématique de l'infini, notamment dans le contexte de l'esthétique postmoderne. Avec pour toile de fond la littérature et le cinéma contemporain, **Richard Hardack** propose ainsi une réflexion sur la figure non pas du zombie mais de ce qu'il nomme les *nescient dead* – une catégorie qui, en travaillant la notion de post-humain, devient le signe avant-coureur de la fin de l'Anthropocène.
- 7 La résilience de la fin peut également être étudiée sous l'angle de l'histoire littéraire. D'un point de vue théorique, l'angoisse de l'influence (*anxiety of influence*) théorisée par Harold Bloom incarne parfaitement le fait que le présent ne peut jamais dissiper les brumes du passé : il s'écrit toujours en et par lui, et ce double mécanisme modèle sans relâche notre appréhension de l'audace, de l'origine ou de l'altération. D'un point de vue poétique comme éditorial, le fragmentaire et l'inachevé interrogent eux aussi la valeur de la fin : face à l'œuvre éclatée ou incomplète, charge alors au lecteur d'achever cette dernière grâce aux notes, brouillons ou archives qui viennent immanquablement relativiser la portée de la fin. Celle-ci devient ainsi tributaire d'un jeu d'écart, qui fait de l'œuvre un objet en mouvance perpétuelle, ouvert et en partage. Ce sont notamment ces poétiques du pluriel et du palimpseste qu'**Elsa Lorphelin** examine dans les nouvelles de Jean Rhys et de Janet Frame. En mettant à l'honneur l'interdiscursivité et la sérialité, ces deux œuvres déjouent les tropes de l'achèvement pour proposer une fiction polyphonique qui déstabilise les fondements génériques tout en faisant de la différence son principe moteur. Dans son article sur le roman policier d'Erle Stanley Gardner, **Richard Williams** aborde lui aussi la question de la malléabilité de la fin en analysant les seuils textuels d'une œuvre constamment redessinée par le travail éditorial et les traductions internationales, qui furent fréquemment ajustées aux attentes culturelles du public cible.

- 8 Dès lors, c'est la notion d'espace qu'il faut peut-être associer ici à la fin pour pouvoir continuer à la penser avec actualité. Loin de toute organicité temporelle, les esthétiques privilégiant la spatialité au détriment de la diachronie invitent, elles aussi, à redéfinir tant la valeur du mode narratif que la posture du lecteur-spectateur. C'est précisément ce qu'examine la contribution de **Déborah Prudhon**, qui s'intéresse au théâtre contemporain et en particulier aux expériences immersives de la compagnie Punchdrunk. Qu'elles s'offrent comme des expériences du collectif ou de la métalepse, les mises en scènes inhabituelles et labyrinthiques de cette troupe britannique perturbent notre intimité en contexte de représentation et abolissent les frontières scéniques de façon tout aussi troublante que festive. Le labyrinthe et le dépassement des cadres figurent également parmi les objets d'étude de **Côme Martin** qui examine la notion de cyclicité (narrative, thématique et stylistique) à travers les divers âges de la littérature anglophone, de Geoffrey Chaucer à Mark Z. Danielewski, en passant par James Joyce et John Barth. Alors que linéarité et téléologie se perdent dans leurs dédales de fiction, la possibilité d'une clôture disparaît au profit d'une relecture indispensable de ces œuvres où achèvement et commencement se mêlent en une ode au vagabondage littéraire.
- 9 Toutes les contributions de ce volume le soulignent à leur manière : la disjonction entre les attentes du lecteur et les modalités de la fin fait nécessairement de celle-ci le lieu d'une inquiétude. Entre détumescence et régénérescence, elle interroge nos capacités à accepter la dissonance, peut-être afin de mieux conduire chacun, comme le dit Yves Bonnefoy, à « lever les yeux de son livre ».

---

## BIBLIOGRAPHIE

### Bibliographie indicative

- AGAMBEN, Giorgio. *La Fin du poème*, Paris, Circé, 1999.
- BARTHES, Roland. « Par où commencer ? » in *Poétique*, n° 1, 1970, pp. 3-9.
- BARTHES, Roland. « Introduction à l'analyse structurale des récits », in *Communications*, n° 8, 1966, pp. 7-33.
- BARTHES, Roland. *S/Z*, Paris, Éditions du Seuil, 1970.
- BONNEFOY, Yves. « Lever les yeux de son livre », *La Lecture*, n° 37, *Nouvelle Revue de psychanalyse*, printemps 1988, Paris : Gallimard, pp 9-20.
- CALVINO, Italo. « Commencer et finir », appendice aux Leçons américaines, in *Défis aux labyrinthes*, tome II, Paris, Éditions du Seuil, 2003.
- CAMUS, Albert. « L'intelligence et l'échafaud », *Confluences* n° spécial 21-24, 1943, pp. 218-223.
- DERRIDA, Jacques. *Écriture et différence*, Paris, Éditions du Seuil, 1996.
- DEGENEVE, Jonathan (dir.). « Le Début de la fin », *Textuel*, n° 48, 2005.

- DEL LUNGO, Andrea (dir.). *Le Début et la fin du récit. Une relation critique*, Paris, Garnier, coll. « Théorie de la littérature », 2010.
- ECO, Umberto. *Les Limites de l'interprétation*, Paris, Grasset, 1992.
- ECO, Umberto. *L'Œuvre ouverte*, Paris, Éditions du Seuil, 1979.
- FUKUYAMA, Francis. *The End of History and the Last Man*, New York, Free Press, 1992.
- FARCY, Gérard-Denis. « Clôture » in *Lexique de la critique*, Paris, P.U.F., 1991.
- GENETTE, Gérard. *Épilogue*, Paris, Éditions du Seuil, 2014.
- GENETTE, Gérard. *Seuils*, Paris, Éditions du Seuil, 1987.
- GENETTE, Gérard. *Figures II*, Paris, Éditions du Seuil, 1969.
- GENETTE, Gérard. *Palimpsestes*, Paris, Éditions du Seuil, 1982.
- GERLACH, John. *Toward the End: Closure and Structure in the American Short Story*, Montgomery, University of Alabama Press, 1985.
- HAMON, Philippe. « Clausules », *Poétique*, n° 24, 1975, pp. 495-526.
- HERRNSTEIN SMITH, Barbara. *Poetic Closure: A Study of How Poems End*, Chicago, University of Chicago Press, 1968.
- INGERSOLL, Earl G. . *Waiting for the End: Gender and Ending in the Contemporary Novel*, Madison, Fairleigh Dickinson University Press, 2007.
- KERMODE, Frank. « Sensing Endings », *Nineteenth-Century Fiction*, vol. 33-1, juin 1978, pp. 144-158.
- KERMODE, Frank. *The Sense of an Ending*, Oxford, Oxford University Press, 1967.
- KOTIN MORTIMER, Armine. *La Clôture narrative*, Paris, Éditions José Corti, 1985.
- KRISTEVA, Julia. « Le Texte clos », *Langages*, n° 12, dec. 1968, pp. 103-125.
- LARROUX, Guy. *Le Mot de la fin. La clôture narrative en question*, Paris, Nathan, 1995.
- LODGE, David. « Ambiguously Ever After: Problematic Endings in English Fiction » in *Working with Structuralism: Essays and Reviews on Nineteenth and Twentieth Century Literature*, London, Ark, 1981.
- LOTMAN, Iouri. *La Structure du texte artistique*, Paris, Gallimard, 1973.
- LYOTARD, Jean François. *La Condition postmoderne*, Paris, Éditions de Minuit, 1979.
- MILLER D.A. . *Narratives and its Discontents : Problems of Closure in the Traditional Novel*, Princeton, Princeton University Press, 1981.
- RABATE, Jean-Michel. « La fin du roman et les fins des romans », *Études anglaises*, 36, n° 2-3, 1983, pp. 197-212.
- RICEUR, Paul. *Temps et récit I*, Paris, Éditions du Seuil, 1983.
- RUFFEL, Lionel. *Le Dénouement : essai*, Lagrasse, Verdier, 2005.
- TODOROV, Tzvetan. « Typologie du roman policier » in *Poétique de la prose*, Paris, Éditions du Seuil, 1971.
- TORGOVNICK, Marianna. *Closure in the Novel*, Princeton, Princeton University Press, 1981.

## NOTES

1. « Le texte peut mettre en relief sa clause en laissant à l'énoncé proprement dit le soin de l'assumer par une thématique particulière, celle précisément de la fin, et de toutes ses variantes : la fermeture, le mutisme, la mort, le silence, la chute, la nuit, l'extrémité, etc. [...]. On a là affaire à une sorte de mimétisme textuel, de commentaire métalinguistique implicite du texte sur lui-même, l'énoncé soulignant sa frontière ultime par des métaphores qui renvoient indirectement à sa cessation même ». (Hamon, 516)

2. « Qu'il s'agisse de biologie, de linguistique ou de littérature, comment percevoir une totalité organisée sans procéder à partir de sa fin ? De la présomption, au moins, de sa fin ? Et si le sens n'est le sens que dans une totalité, comment surgirait-il si la totalité n'était pas animée par l'anticipation d'une fin, par une intentionalité qui n'est d'ailleurs pas nécessairement et d'abord celle d'une conscience ? » (Derrida, 42)

---

## AUTEURS

### **SIGOLÈNE VIVIER**

Sorbonne Université (VALE EA 4085)

### **SARAH MONTIN**

Sorbonne-Nouvelle (PRISMES EA 4398)